

J

« Faites que vos rêves ne soient pas seulement des rêves. »

**Jack Johnson**

## **Jackson (Clinton)**

**L**e vilain petit canard de la meilleure des équipes olympiques jamais présentées par les USA (cinq médailles d'or, une médaille d'argent, une médaille de bronze). Revenu sans médaille de Montréal, après une carrière professionnelle en demi-teinte (défaites face à Sumbu Kalambay et Buster Drayton), Clinton Jackson sera condamné en 1989 à la prison à vie pour avoir exigé une rançon de 9 000 dollars en échange du banquier qu'il avait kidnappé.

Initiée par sa fille Clinthisha en 2016, la pétition adressée à Barack Obama et au gouverneur de l'état pour sa libération anticipée a obtenu 75 signatures... la grande famille de la boxe !

On peut écrire à Clinton Jackson # 00154880 P.O Box 5107 Union Spring Alabama 36089  
- 5107

## **Jackson (Julian)**

**L**e natif des Îles Vierges (pourquoi dit-on toujours : « Le natif des Îles Vierges » ?) est l'équivalent d'Earnie Shavers, mais en poids moyens : l'épouvantail qui vous électrocute – de la gauche comme de la droite – à peine vous a-t-il effleuré les gants : 55 victoires, 49 par K.-O. dont 34 avant la fin du 3<sup>e</sup> round. Le prototype du pur puncheur à qui Dieu a prêté la foudre, mais affublé d'une mâchoire en cristal : 6 défaites, 6 défaites par K.-O. La première face à Mike McCallum\* est un peu vaseuse, l'arbitre ayant arrêté Jackson un peu tôt, les autres beaucoup moins.

Rentré au pays, Julian Jackson prêche, ses fils, Julius, Julian Jr et John, boxent.

\* Le « Body Snatcher » avait trouvé la solution pour le déconcentrer : il frappait systématiquement le « Faucon » bien en-dessous de la ceinture.

## **Jackson (Peter)**



**C'**était un Prince, un Prince noir alors il ne sera jamais couronné Roi. Il alliait la force à l'intelligence du ring, d'après Bert Randolph Sugar, il aurait sûrement battu John L. Sullivan plus facilement que James Corbett ne l'a fait, mais il ne l'a pas fait puisqu'à l'époque il n'était pas question de franchir la ligne, celle qui séparait les Blancs des Noirs.

En 1891, Gentleman Jim la franchira, soixante et un rounds durant (quatre heures et cinq minutes) avant que l'arbitre ne propose aux deux combattants d'arrêter les frais, ce qu'ils firent. Peter Jackson mourra à quarante ans, il avait arrêté de boxer depuis deux ans et livré ses trois derniers combats alors qu'il était tuberculeux. Son épitaphe : « C'était un homme »... ce qui est peut-être mieux en définitive que d'être un Prince.

## **Jackson (Sidney)**

**N**é en 1886 dans le Bronx, apprenti tailleur, boxeur débutant (trois combats, une victoire, deux défaites avant la limite), les hasards d'une tournée en Europe le feront se retrouver en URSS alors que la Première Guerre mondiale débute. Il se retrouve bloqué, sans le sou, à Tashkent, en août 1914, il y mourra en 1966 sans jamais être retourné aux États-Unis.

Après s'être engagé dans les brigades internationales pendant la guerre civile et avoir été décoré à plusieurs reprises, il retournera à Tashkent où il ouvrira la première salle de boxe d'Uzbekistan.

Il aurait été l'entraîneur de Valery Popenchenko, médaille d'or aux JO de Tokyo, seul boxeur soviétique à avoir remporté le trophée Val Barker récompensant le meilleur boxeur du

tournoi, et Rufat Riskiyev, champion du monde 1974 et médaille d'argent aux JO de Montréal (battu en finale par Michael Spinks).

## Jaco (Dave)

**Au** début de sa carrière, ça roulait, Dave Jaco, passé professionnel sans avoir jamais été amateur, rencontrait des types comme lui et il avait beau ne pas être très musclé, comme il était très grand (presque deux mètres), il les battait. C'était pas vraiment de la rigolade, mais il revenait chez lui avec un petit billet, un œil au beurre noir et une dent déchaussée, rien de grave, et puis après il a rencontré des types qu'il n'aurait jamais dû rencontrer : Tony Tucker d'abord et, trois mois plus tard, Mike Tyson. Bien sûr, il touchera 5 000 dollars pour affronter celui qui, à dix-neuf ans, faisait déjà la couverture de *Sports Illustrated*, mais bien sûr il sera pulvérisé au premier round. Il ne se souvient même pas avoir été trois fois à terre. Après... Jaco passe du statut de *journeyman* à celui de *tomato can*, il déménage en Floride, il n'a pas de manager, il attend les propositions assis près de son téléphone et quand on l'appelle la veille pour boxer le lendemain, il fait sa valise, rince son protège-dents et démarre sa bagnole quand elle veut bien démarrer. De quoi gagner un peu d'argent pour élever ses deux fils Aaron et Adam (qui ont boxé à leur tour\*) ; il sera successivement battu par James Douglas, José Ribalta, Mike Weaver (à Yaoundé !), Oliver McCall, George Foreman, Alex Stewart, Bert Cooper, Tommy Morrison, des types dont la plupart ont été ou seront champions du monde, des boxeurs capables de passer à l'intérieur de la garde d'un type mesurant presque deux mètres ne sachant pas trop boxer. De quoi risquer y perdre la santé, tout ça pour acheter une batterie neuve.

Dave Jaco a écrit un bouquin, *Spontaneous Palooka* (comme souvent les cloches, il ne manque pas d'humour), on peut le commander pour dix dollars sur [davidleejaco.com](http://davidleejaco.com).

\* Les jumeaux n'étaient guère meilleurs que leur père, mais ils ont arrêté les frais bien avant lui.

## Jacob (famille)

**Pas** besoin d'aller au fin fond de l'Arkansas pour trouver une famille dans le genre des Quarry... à Calais, il y a les Bourgeois (six) et les Jacob (davantage).

Jacques, le Patriarche, docker, livreur de journaux, 12 victoires seulement sur 59 combats ; Jacky, le fils maudit, atteint d'un cancer et amputé d'une jambe avant de montrer ce qu'il valait ; Thierry, la vedette, sacré champion du monde des super-coq à Calais face à Daniel Zaragoza ; Bruno, son frère jumeau, qui aimait la bringue et prenait beaucoup de coups, champion de France poids plume ; Hervé, champion d'Europe dans la même catégorie ; Stéphane, le fils de Jacky ; Romain (champion d'Europe super-plume) et Joffrey (champion de France super-welter), les fils de Thierry.

Une dynastie où les malheurs ne manquent pas : Dominique, la grande sœur, est morte de la rougeole à 6 mois ; atteint d'une leucémie, Romain est resté un mois entre la vie et la mort ; Jacques, le *Pater familias*, atteint de la maladie d'Alzheimer, est décédé à 81 ans... divorces mouvementés, rêves brisés, des gens du Nord, enracinés dans une ville sinistrée, habitués à souffrir et à ne jamais mettre un genou à terre.

Respect.

## Jacobs (Jim)

James Leslie Jacobs est né le 18 février 1930 à Saint Louis (Missouri) de parents juifs agnostiques. Le père de Jacobs s'était essayé aux affaires sans grand succès, ce qu'il gagnait subvenait à peine aux besoins de sa famille. Lorsqu'il mourra d'un cancer du poumon, il n'y aura que sa sœur aînée pour assister à son enterrement. Sa mère, Dorothy, est le prototype de la mère juive ; Jim lui téléphone plusieurs fois par jour, il l'embrasse sur la bouche et la tient par la main comme si elle était sa fiancée, il lui fera une scène de jalousie lorsqu'elle se laissera séduire par un homme plus jeune qu'elle, tant et si bien qu'elle se sentira obligée de rompre avec son gigolo. Lorsqu'ils s'écrivent, ils utilisent le même sobriquet : « Doll » et terminent leurs lettres par le même petit mot tendre : « Hugs ». Dorothy avait divorcé du père de Jimmy alors que son fils avait 11 ans. La mère de Jacobs est accro aux barbituriques et au Demerol (un narcotique analgésique), Jacobs lui fournit l'argent nécessaire à l'achat de ses doses et fera toujours comme si le problème n'existait pas. Lorsque la toxicomanie de Dorothy lui causera des ennuis de santé graves, c'est sa sœur qui la fera entrer en clinique de désintoxication.

Pendant longtemps, Jacobs vivra avec son assistant, Steve Lott. En 1975 (il a donc 45 ans), Jim tombera amoureux de Lorraine Atter, une *business woman* new-yorkaise. Qu'elle ne soit plus toute jeune fait qu'elle n'apparaît pas comme une rivale aux yeux de la mère de Jacobs ; si Dorothy ne pouvait pas anéantir la sexualité de son fils, au moins pouvait-elle la neutraliser. Lorraine prend en charge tout ce qui concerne la vie quotidienne du couple, s'occupant de Jim comme s'il était son fils. Ils se marieront en secret en 1981 (il a donc 51 ans). L'année précédente, Jacobs a appris qu'il était atteint d'une leucémie rare qui ne lui laissait plus que sept ou huit ans à vivre. Jacobs, à partir de cette date, n'est plus qu'un mort en sursis qui connaît la date de l'échéance.

Dans sa jeunesse, Jim était doué dans à peu près tous les sports, il aurait bien voulu faire de la boxe, mais sa mère n'était pas d'accord et on ne désobéit pas à sa mère. Après ses études universitaires, il se consacre donc au « handball » (version américaine), une sorte de squash à main nue assez proche de la pelote basque. Il sera le champion incontesté de cette discipline pendant dix ans : douze titres nationaux en simple et en double. *Sports Illustrated* écrira à son propos : « Aucun autre athlète dans le monde ne domine autant sa discipline que ne le fait Jim Jacobs. » Son style de jeu explique la proximité qui, plus tard, sera la sienne avec Cus d'Amato : il joue davantage pour faire perdre son adversaire que pour gagner. C'est un calculateur cynique, l'un de ses adversaires dira à son propos : « Il joue pour vous couper les couilles ! » Pour imposer sa volonté, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour annihiler celui qu'il appelle « Monsieur Émotion » ; ses capacités physiques sous la seule domination de sa volonté, il planifie soigneusement sa stratégie suivant les connaissances qu'il a du jeu de ses adversaires. À ses yeux, la manière importe peu, seule la victoire a de l'importance. S'il fallait le comparer à un joueur de tennis, ce serait à Bjorn Borg ou à Ivan Lendl plutôt qu'à John McEnroe ou Vitas Gerulaitis.

À quatorze ans, il rencontre Nick Beck, deux ans de moins que lui. Ensemble, ils commencent à collectionner les anciens films de boxe. À cette époque, les propriétaires sont heureux de s'en débarrasser pour une boîte de cigares cubains et une bouteille de Canadian Club. Les deux copains continueront de collectionner tout le long des années 50, Beck les films en 8 mm, Jacobs les films en 16 mm. En visionnant ces films, ils se rendent compte que les poids lourds mythiques du début du siècle : James Corbett, Bob Fitzsimmons, John Sullivan, Jess Willard, James Jeffries, sont des cloches comparés aux boxeurs actuels. Abominables à voir, les pieds collés au sol, le buste bien droit, le menton en avant, leurs combats ressemblent davantage à des bagarres entre ivrognes le samedi soir dans un bouge qu'à des combats de boxe. En 1960, pour étayer leur thèse, ils montent un documentaire sur le sujet et c'est lors de sa projection à New York que Jacobs fait la connaissance d'un dénommé Bill d'Arcy Cayton, qui produit un programme de télévision : « Les plus grands combats du siècle » en utilisant les films de sa propre collection. Cayton propose à Jacobs de s'associer avec lui, Jim n'hésite pas une seule seconde et laisse tomber Beck comme une vieille chaussette.

Beck ne le prendra pas vraiment mal, il n'avait jamais réellement fait confiance à Jacobs : lorsqu'il était plus jeune, Jim lui avait raconté qu'il était le neveu de Max Baer, l'ex-champion du

monde poids lourd, et pas mal de balivernes du même tonneau. Jacobs gardera toujours l'habitude de raconter des histoires à ceux qui veulent bien les gober. Il n'est pas toujours très honnête non plus : en 1959, il emprunte de l'argent à John Patrick, un collectionneur de films qui avait localisé une copie du combat Jess Willard/Jack Johnson en Australie, à son retour, Jacobs gardera le film pour lui. Dans la vie, comme dans une partie de handball, la méthode importe peu, le résultat, seul, compte.

Jacobs et son nouvel associé, William Cayton, créent Big Fight Inc et produisent ensemble « Knockout », une série d'émissions télévisées. Ils finiront par se retrouver à la tête d'un catalogue de 17 000 films ; au début des années 70, le contrat liant Big Fights Inc et la chaîne ABC se monte à 2 millions de dollars. Jacobs est riche, mais ce qu'il désire plus que tout c'est s'occuper d'un boxeur. Il essaiera de s'occuper de Kallie Knoetsee puis de Wilfred Benitez et d'Edwin Rosario, mais la grande affaire de sa vie et sa grande réussite seront le « management » de Mike Tyson, il faudrait presque dire « l'invention » de Mike Tyson. D'Amato à la technique, Cayton aux finances et lui-même à la promotion (il faudrait presque dire « à la vente »). Trois cracks, chacun dans leur genre, dont le seul inconvénient est de ne pas être de la toute première jeunesse pour les deux premiers, et pas en très bonne santé pour le dernier.

Le moyen le plus original pour vendre Tyson aux médias était « la » cassette, un résumé des combats de Mike monté dans le style clip en vogue à l'époque, accompagné de la légende « Cus et le Kid ». En réalité, Jacobs méprisait copieusement les journalistes (comme tous les mégalomanes, il méprisait d'ailleurs à peu près tout le monde)... « Ils n'y connaissent rien ! » avait-il l'habitude de dire à leur propos, quelquefois en leur présence. Certains d'entre eux se souviennent de lui comme d'un cauchemar : essayant de toujours prendre le contrôle et de le garder, d'acculer l'interviewer à la défensive et d'esquiver toutes les questions gênantes. « Si vous aviez étudié le sujet comme vous auriez dû le faire, vous ne me poseriez pas cette question »... il parlait aux journalistes comme s'ils avaient été des enfants dissipés et lui le maître d'école, et finissait par leur donner des conseils sur la manière dont ils auraient dû faire leur métier.

Quoi qu'il en soit, la stratégie de Jacobs réussit au-delà même de ses espérances. Tout le monde mordit à l'hameçon : « Cus et le Kid » sera programmé dans « Sunday Morning » sur CBS, Tyson l'invité du « To Day Show with Bryant Gumbel » sur NBC, Dan Rather reprendra le conte de fées à son compte ; le *Village Voice* consacra cinq pages au phénomène et *Sports Illustrated* fera sa une sur « Kid Dynamite ». NBC interviewera Tyson dans « Today », ABC dans « Good Morning America » et CBS programmera son apparition à l'heure du dîner. Neuf mois après avoir touché 500 dollars pour son premier combat, Mike signait un pré-contrat d'exclusivité avec ABC pour la somme respectable de 850 000 dollars.

Un an et demi après ses débuts, Mike Tyson disputait le championnat du monde WBC et le gagnait, devenant ainsi le plus jeune champion du monde poids lourd de l'histoire.

Avant de mourir le 23 mars 1988 à l'âge de cinquante-huit ans, Jim Jacobs aura eu le temps de voir sa plus belle créature remporter les deux autres ceintures, WBA contre James « Boncrusher » Smith, IBF contre Tony « TNT » Tucker, et conserver les trois contre Tyrell Biggs, Larry Holmes et Tony Tubbs.

Jim Jacobs sera enterré aux côtés de sa mère au Hillside Memorial Park de Los Angeles, il avait eu le temps de « léguer » Mike Tyson, qui rapportait des millions de dollars, à sa femme, Lorraine.

Jamais, dans l'histoire de la Commission de l'État de New York, la femme d'un manager n'avait hérité du boxeur de son mari. Comme s'il avait été un esclave.

## Jacobs (Mike)

Avant de mourir en 1953, « Oncle » Mike, fils de Jacob et de Sarah, né à Greenwich Village, a été le plus gros promoteur de boxe des années 40 et 50, un « dictateur », a écrit de lui Red Smith. Bien

que vivant dans le New Jersey, son empire était à Manhattan, on appelait la 49<sup>e</sup> Rue, entre Broadway et la 8<sup>e</sup> Avenue, la « Plage de Jacobs ».

Avant cela, Oncle Mike, le râtelier agressif et le cigare éteint, s'était occupé d'organiser aussi bien des bals de charité que des réunions sportives ou la tournée d'Enrico Caruso, il avait également été le « financier » de Tex Rickard, c'est d'ailleurs à la mort de ce dernier qu'il a commencé à s'intéresser plus particulièrement à la boxe.

En 1933, après avoir signé un contrat d'exclusivité avec Joe Louis, associé avec trois journalistes sportifs, Damon Runyon, Ed Frayne et Bill Farnsworth, il fonde le *Twentieth Century Sporting Club* qui organise des réunions à l'Hippodrome de New York et se positionne comme rival du Madison Square Garden que Jacobs loue néanmoins de temps à autre lorsqu'il en a besoin. Les revenus générés par les combats de Joe Louis : un million de dollars contre Max Baer, presque deux millions pour celui contre Billy Conn, lui permettent d'assurer sa position de numéro 1 de la promotion de 1935 à 1949.

Dans l'ensemble de sa carrière, il organisera 61 championnats du monde, 471 réunions auxquelles assisteront 5 071 012 spectateurs qui laisseront 25 102 330 dollars dans ses caisses. De quoi se payer ses deux paquets de clopes quotidiens et un cigare de temps en temps.

## Jacovacci (Leone)

Né à Pombo (Congo) d'Umberto Jacovacci, agronome italien, et de Zibu Mabeta, princesse indigène, Leone est expédié par ses parents en Italie où il fait quelques études et se bagarre avec les petits paysans qui le traitent de « singe ». À seize ans, fatigué de rentrer chez ses grands-parents couvert de sang, il se fait passer pour Indien (de Calcutta) et s'embarque à Naples sur un navire britannique. Après que le cargo a fait naufrage, il se retrouve en Angleterre où il se vieillit de deux ans et s'engage au 53<sup>e</sup> bataillon du régiment du Bedfordshire sous le nom de John Douglas Walker. Il commence sa carrière en Angleterre sous ce nom, il la continue en France sous celui de Jack Walker. Il retourne en Italie en 1922, fait son *coming-out* en 1925 et boxe désormais sous son vrai nom dans un pays où le fascisme a pris le pouvoir.

Le 24 juin 1928, au stade Flaminio de Rome, devant 40 000 spectateurs, sous les yeux de Gabriele D'Annunzio et de la fille de Mussolini, il a la mauvaise idée de devenir champion d'Europe poids moyen en battant un « vrai » Italien : Mauro Bosisio. Leone Jacovacci aura beau s'inscrire au parti fasciste, il sera toujours considéré comme ce qu'il est : un métis dans un pays où la « pureté » est devenue une doctrine d'état.

Souffrant d'un décollement de la rétine, il met sa carrière en sourdine, se reconvertit dans le catch, fait quelques allers-retours entre l'Italie et la France où il se retrouve coincé avec sa femme à la déclaration de guerre. Juste avant qu'il ne s'embarque pour l'Angleterre où il a décidé de se rengager, les troupes allemandes entrent à Paris. Sa fille, Nicole, naîtra en France d'une mère, Berthe Salmon, qui a changé son nom pour celui de Riquet afin de cacher qu'elle est juive, et d'un père qui a déjà procédé à deux ou trois changements d'identité.

À la fin de la guerre, que la famille traverse Dieu sait comment... une juive sous un faux nom, un métis italien plus ou moins borgne ayant boxé plusieurs années en France sous un pseudonyme anglais, une enfant en bas âge ! Leone Jacovacci retourne en Italie sous l'uniforme britannique, s'occupe des réfugiés pour les Nations-Unies avant de finir sa vie comme concierge, Via Ghibellina (Milan), et de mourir après sa septième crise cardiaque le 16 novembre 1983.

Avant Nino La Rocca et Sumbu Kalambay, Leone Jacovacci (153 combats, 99 victoires, 38 défaites, 15 nuls) est le premier champion italien « noir ».

## Jacquot (René)

Trente ans après Alphonse Halimi, il a été le premier Français champion du monde, réalisant la plus grosse surprise de l'année 1989 selon *Ring Magazine* : battre Donald Curry considéré ces années-là comme l'un des meilleurs boxeurs en exercice. La victoire surprise de René Jacquot est l'équivalent de celle de Roger Walkowiak sur le Tour de France 1956. Peu importe qu'avant René Jacquot ait été un boxeur moyen, négligé sinon méprisé (il l'est toujours)... « un ouvrier des rings », « un honnête artisan », peu importe qu'après avoir été champion du monde, René Jacquot ait perdu son titre face à John Mugabi de façon plutôt grotesque (une entorse de la cheville au premier round causée par une peur panique, avant de l'être par une lésion des ligaments) et qu'il n'ait jamais pu approcher ensuite le niveau auquel il s'est hissé un soir au Palais des Sports de Grenoble, René Jacquot, le modeste, cabossé de partout, a été un héros le 11 février 1989. Mieux qu'un héros, un exemple. Face à « bien meilleur boxeur que lui » (c'est lui-même qui le dit), inutile de parler de « courage » et « d'abnégation », ce serait une fois encore le prendre de haut, Monsieur Jacquot a su se transcender, être vaillant quand il le fallait, intelligent quand il le fallait, ne jamais abdiquer jusqu'à faire douter « Le Cobra » et finalement l'étouffer.

Éloigné des rings et du milieu, René Jacquot est assistant de vie\* en Isère.

\* La sienne ressemble à celle de *L'Homme de chevet* (Flammarion, 2009) d'Éric Holder, de cela, aussi, on peut lui savoir gré.

## Jamais l'un sans l'autre

« [...] il faut saluer tout autant les duos Getz-Mulligan, Getz-Gillepsie, Mulligan-Ben Webster, Gillepsie-Rollins, Monk-Mulligan, Monk-Coltrane, ou (injustement oubliée) la confrontation Gillepsie-Roy Elridge en octobre 1954.

Le secret de ces réussites (et j'en ometts des dizaines) s'appelle, propre au jazz – en club, en concert, en studio –, l'émulation (*contest*) :

“Si tu crois m'épater, attends un peu” ».

**Gérard Genette**

Il est des couples dont on se demande pourquoi ils fêtent leurs noces d'or alors qu'ils s'engueulent depuis un demi-siècle... en fait ils n'existeraient pas l'un sans l'autre, s'engueuler leur manque tellement qu'en général ils se suivent assez vite dans la tombe. En boxe, ce genre de situation peut se produire, c'est quelquefois la haine qui les lie les uns aux autres comme Frazier et Ali\*, Limon et Chacon, l'amitié comme Dempsey et Tunney, la rancœur comme Hagler à l'endroit de Leonard ou bien les tours à l'envers qu'ils se sont joués comme Pep et Saddler. Ça dépend, mais l'un n'est jamais loin de l'autre, à tel point que l'on peut s'interroger sur le sort qui aurait été le leur si l'un d'entre eux n'avait pas existé.

\* Ali avait besoin de Frazier comme Niki Lauda avait besoin d'Alain Prost ou Roger Federer de Rafael Nadal.

## Jazz

« La boxe, c'est comme le jazz, plus c'est beau, moins les gens comprennent. »

**George Foreman**



[\*A Tribute to Jack Johnson\*](#), Miles Davis, 1971 (Columbia)  
[\*Ballad of Sam Langford\*](#), Tarbaby, 2013 (HiPNOTIC Records)  
[\*Ezz-Thetics\*](#), George Russell, 1961 (Riverside Records)  
[\*Hope Springs Eternal\*](#), Charles Farrell, 2005 (World Tribe Music)

## Jeannette (Joe)

Noir, « champion du monde des Noirs » alors que le champion du monde (Jack Johnson) est lui-même... noir ! mais refuse de rencontrer ses collègues de couleur depuis qu'il est champion.

Joe Jeannette se reconvertira de manière classique – propriétaire d'un gymnase à Union City (New Jersey), entraîneur (de Jim Braddock), arbitre – et financièrement adroite : propriétaire d'une compagnie de taxis et de location de limousines, ce qui l'est moins (classique).

## Jeffries (James)

« J'ai appris à boxer en boxant »

**Jim Jeffries**

Lorsqu'il a demandé à James Jeffries de sortir de sa retraite pour effacer le sourire de Jack Johnson, Jack London aurait mieux fait de la fermer et « Le Chaudronnier » mieux fait de continuer à cultiver l'alfalfa en Californie.

À son époque, Jeffries était non seulement grand (presque 1 mètre 90), mais aussi athlétique, il sautait plus de 1 mètre 80 en hauteur et courait le 100 yards en moins de 11 secondes, tout cela sans compter que le « Grizzly californien » était d'une force et d'une résistance hors du commun. *Sparring-partner* de James J. Corbett pour son combat (perdu) contre Bob Fitzsimmons, il battra deux fois son ancien employeur et, pour son treizième combat, il battra « Fitz » qui lui rendait vingt kilos par K.-O. à la onzième reprise. Il se retirera invaincu en 1905 avant de, malencontreusement, sortir de sa retraite pour prouver qu'un Blanc est meilleur qu'un Noir, mais aussi pour toucher une fortune, 101 000 dollars + les droits + 10 000 dollars de bonus. Il a 35 ans et 30 kilos à perdre, il est hors de forme, ses réflexes se sont enfuis, il aura beau dissimuler tout cela du mieux possible aux journalistes et aux curieux, le 4 juillet 1905 il montera sur le ring de Reno battu d'avance. Quinze rounds plus tard, Jack Johnson est debout, le « grand mâle brun au corps et à la poitrine velus » (Jack London) assis sur le tapis, un bras posé sur la dernière corde, incapable de continuer le combat. Frieda, sa femme, s'évanouit. Les suprématises l'ont dans le baba.

Voici venir le temps du « grand espoir Blanc » qui les désespérera régulièrement.

## Jenkins (Lew)

« En 1940, j'avais neuf Cadillac, quatre motos,  
un avion et deux chevaux de course. »

**Lew Jenkins**

Quand Lew Jenkins s'est pointé à New York de son Texas natal pour être managé par Frankie Bachman, il était accompagné par sa femme Katie. A priori, les managers détestent les femmes dans leur ensemble, elles sont censées procurer à peu près tous les emmerdements possibles et imaginables, mais ils ne détestent pas que leurs boxeurs soient mariés, cela leur évite d'aller récupérer leurs poulains au bordel ou d'être obligés de les arracher de l'étreinte d'in vraisemblables créatures. Bachman s'attendait donc à être emmerdé, mais pas trop, sauf quand Lew l'a informé

que Katie était, aussi, son soigneur. « Vous avez des pantalons ? » il lui a demandé, Katie l'a rassuré, elle en avait. Bachman a donc pu s'occuper de la carrière de Lew Jenkins dans la mesure où il est possible de s'occuper de la carrière d'un type qui s'entraîne avec Jim Beam, Jack Daniels et Johnny Walker et dont la passion est de faire de la moto à toute berzingue alors qu'il ne sait pas très bien en faire.

Lew Jenkins aurait pu subir le sort habituel des casse-cou en condition physique approximative (« J'm'entraînais jamais... franchement, j'avais autre chose à foutre ! »), mais il était construit dans des matériaux d'une solidité à toute épreuve, il boxera Henry Armstrong après un accident sur le pont George Washington, Bob Montgomery avec seize points à la main droite (accident de comptoir), Red Cochrane avec trois vertèbres cassées (« J'pouvais même pas enfiler mon gant de toilette ! ») et Fritzie Zivic après avoir été tabassé par une patrouille de flics (« Ils m'ont collé onze dollars d'amende et m'ont souhaité bonne chance pour le combat ! »). Hormis quelques poids lourds, le « sac d'os » avait la meilleure droite de l'époque et il était poids léger ! Autant dire que ça déquillait dur et que ça décarrait sec, Jenkins fera le ménage chez les poids légers (« J'étais pas vraiment vicieux, mais ça me gênait pas non plus de frapper après le gong ! ») jusqu'à s'emparer en 1940 du titre mondial, propriété de Lou Ambers (« Pour Ambers, j'me suis entraîné sérieux et puis une semaine avant le combat, j'ai tout laissé tomber ! ») ; il disputera également, sans grand succès, quelques combats dans la catégorie supérieure (« à trois dollars la bouteille de Canadian Club, fallait pas se gêner ! »). Même si les réunions où Lew Jenkins se produisait étaient interdites aux membres des Alcooliques Anonymes, les foules s'y pressaient pour voir un type maigre comme un clou bourré comme un coing envoyer sur le cul des champions parfaitement sobres. La seule chose qui intéressait vraiment Lew Jenkins, c'était de descendre le plus rapidement possible du ring pour pouvoir (re)monter le plus rapidement possible sur son tabouret de bar favori et zigzaguer – ensuite – en moto... ou alors faire une roue arrière sous les yeux épouvantés de Mike Jacobs, le promoteur du Madison Square Garden.

– Hey, Mike ! regarde-moi ça... sans les mains !

Et trois côtes cassées, trois !

Lew Jenkins a perdu tous les combats contre les bagnoles, les arbres et les camions qu'il a rencontrés ; sur le ring, il en a perdu quarante et un, surtout après son *come-back* d'après-guerre (« À vingt-trois ans, j'étais déjà cuit ! »). Le seul type capable de déclencher une bagarre dans une pièce vide d'après Fritzie Zivic a perdu son dernier combat contre Beau Jack et l'avant-dernier contre Carmen Basilio (« Une vraie cloche ! »)

Mobilisé dans les garde-côtes durant la Seconde Guerre mondiale, Lew Jenkins participera au débarquement de Normandie ; après avoir raccroché les gants en 1950, il servira en Corée avec la deuxième division d'infanterie et sera décoré de la Silver Star pour avoir sauvé plusieurs de ses soldats.

Héros un jour, héros toujours !

Après sa mort en 1981, le sergent Lew Jenkins a été enterré au cimetière national d'Arlington.

## Jesus (Esteban de)

Avec un nom pareil, Dieu est à vos côtés, et toute la première partie de son existence, Dieu était aux côtés d'Esteban de Jesus, Dieu et Papa Benitez. Il fallait bien qu'ils travaillent ensemble pour que le Portoricain expédie Roberto Duran au tapis au premier round de ce qui sera la première de leurs trois rencontres. S'il perdra les deux suivantes, non sans avoir expédié une autre fois Roberto Duran au tapis, toujours au premier round, le 17 novembre 1972 au Madison Square Garden, Esteban de Jesus est le premier et le seul vainqueur de Roberto Duran en poids léger. Cela pourrait suffire à en faire une légende, mais Esteban de Jesus n'est pas du genre à se contenter de si peu, il lui faut un Golgotha.

Dieu n'est pas toujours fidèle (ni Papa Benitez) et il abandonne Esteban de Jesus. Cocaïne d'abord, héroïne ensuite et puis les deux à la fois, de Jesus échange les aiguilles avec son frère Enrique ; après avoir arrêté sa carrière, chargé comme une mule, il tue un jeune homme de dix-huit ans, Roberto Cintron Gonzalez. Condamné à la prison à perpétuité (la branlette : 1 \$ ; la pipe : 3 \$ ; full anal : 5 \$), il y découvre le base ball, Dieu et sa séroposivité.



Roberto Duran viendra lui rendre visite quelques jours avant qu'il ne meure. Sans se préoccuper de ce qui se dit à l'époque du sida, *Manos de piedra* le prend dans ses bras (*abrazo*) et l'embrasse (*beso*). Cela aurait été un comble que Roberto Duran, qui n'a jamais eu peur de rien, ait peur d'un virus... quelques années plus tard, après avoir triomphé du Covid 19, il est sorti de l'hôpital sous les applaudissements du personnel soignant.

## Jeux olympiques

« Tous, même les mendiants, même les idiots de village, savaient qu'il ramenait dans sa voiture de course le champion de boxe des Jeux olympiques : ce garçon rayonnant n'était plus que la coupe, le vase orné de bandelettes, l'image aux longs cheveux de la Victoire. »

**Marguerite Yourcenar**

Dans l'Antiquité, la boxe était l'un des six sports olympiques ; sous sa forme moderne, elle a fait son entrée en 1904 aux Jeux olympiques de Saint Louis sous la pression des États-Unis, ce qui permettra à ceux-ci de remporter les sept catégories prévues au programme. Depuis lors, elle a été absente une seule fois en 1912 lorsque les Jeux se sont déroulés en Suède où sa pratique est interdite. Les épreuves se déroulent sous la forme d'un tournoi, les combats sont disputés en trois rounds de trois minutes, les modalités ont peu varié : deux catégories supplémentaires en 1952 (super-légers et super-welters), une autre en 1968 (mi-mouche) et une dernière\* (super-lourds) en 1984, l'année où le port du casque devient obligatoire, pointage électronique à partir de 1992. Le trophée Val Barker récompensant le meilleur boxeur du tournoi a été créé en 1936. La boxe féminine a fait son entrée en 2012, trois catégories de poids (mouche, léger et moyen), combats disputés en quatre reprises de deux minutes.

Trois boxeurs ont remporté le titre trois fois : Lazlo Papp (1948, 1952, 1956) dans deux catégories différentes (super-welters et moyens), Teofilo Stevenson (1972, 1976, 1980) et Felix Savon (1992, 1996, 2000), les deux Cubains auraient, sans doute, remporté un quatrième titre si Cuba n'avait pas boycotté deux olympiades successives (1984 et 1988).

Les nations montant sur le podium sont : bronze, la Grande-Bretagne (56 médailles) ; argent, Cuba (73 médailles) ; or, les États-Unis (114 médailles). Si l'on additionnait les médailles

gagnées par l'Union soviétique (51) et la Russie (30), respectivement 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> du tableau (derrière l'Italie), Cuba serait rétrogradé à la 3<sup>e</sup> place et la Grande-Bretagne serait exclue du podium. Si l'on ne retient que les médailles d'or, les USA (109 médailles sur 842 attribuées) dominent dans l'ordre Cuba et l'URSS.

Le fait que les pays de l'Est, où le professionnalisme était interdit, aient, jusqu'il y a peu, dominé la boxe amateur explique que beaucoup de champions olympiques n'aient jamais brillé en professionnel. Depuis l'effondrement de l'URSS et la chute du Mur, c'est de moins en moins souvent le cas.

\* Les super-welters seront supprimés de 2004 à 2012 et les poids plume en 2012.

## Jofre (Eder)

Il est végétarien ; à quatre-vingts ans, il s'entraîne tous les jours ; au sac, il peut encore faire illusion au moins une minute, ce qui n'est pas à la portée de tous les octogénaires, auraient-ils été champions du monde poids coq et poids plume.

Certains n'hésitent pas à le comparer à un mini Sugar Robinson. Pour ce qui est de la domination sur une catégorie, en l'occurrence les poids coq, cela ne fait aucun doute ; pour ce qui est du style, ça se discute : Eder Jofre est beaucoup moins élégant que Robinson (la taille y est pour quelque chose), sur un ring, il ressemble plutôt à Joe Frazier (ou à un coq mexicain, l'intelligence tactique en sus) pour l'activité incessante et les esquives perpétuelles. En ce qui concerne l'opposition, cela ne se discute pas, tout au long de sa carrière Eder Jofre n'est jamais vraiment sorti de son Brésil natal et n'a pas rencontré beaucoup d'adversaires de son niveau, et lorsque cela lui est arrivé, deux fois et devant le même adversaire, Fighting Harada, il a perdu.

À Tokyo.

On peut débattre pendant des lustres pour savoir s'il est vraiment le meilleur poids coq de tous les temps devant Al Brown, Ruben Olivares, Carlos Zarate ou... Fighting Harada\*, c'est le genre de débat qui n'a pas de fin, mais on peut mettre au crédit du « Coq d'or » sa victoire sur Jose Legra pour le titre des plume après un arrêt de plus de deux ans et l'in vraisemblable réussite de son *come-back*, de 1969 à 1976 : 25 combats, autant de victoires.

À domicile.

Eder Jofre est décédé le 2 octobre 2022.

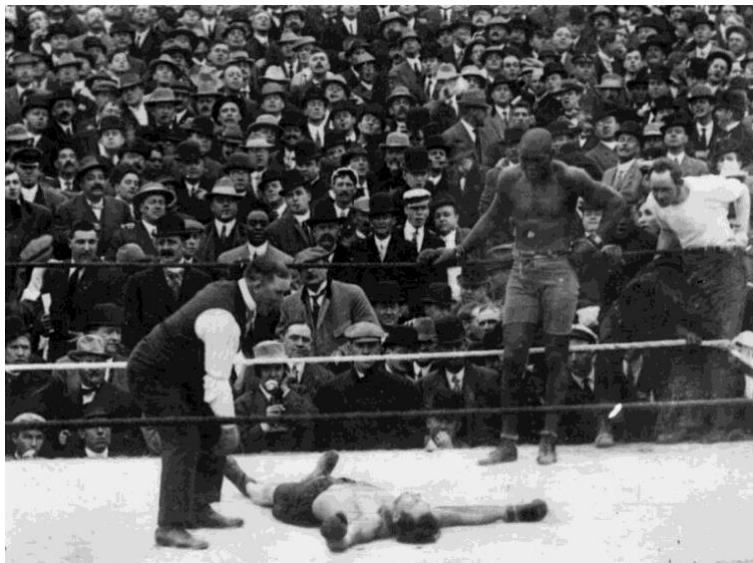
\* Harada et Jofre ont un adversaire commun : Jose Medel, qui battra le Japonais par K.-O, mais sera arrêté par le Brésilien.

## Johansson (Ingemar)



Deux pieds gauches, une droite comme un marteau : le Marteau de Thor.

## Johnson (Jack)



« Tant de choses agitaient l'humanité. Le record d'altitude en avion avait été battu : un bel exploit. S'il ne se trompait pas, il était maintenant de 3 700 m, et l'homme s'appelait Jouhoux. **Un boxeur noir avait battu le champion blanc et remporté le titre mondial : il s'appelait Johnson.** Le Président de la République française se rendait en Russie en disant que la paix était menacée. Un ténor nouvellement découvert gagnait en Amérique du Sud des sommes que l'Amérique du Nord elle-même n'avait jamais connues. Un terrible tremblement de terre avait endeuillé le Japon : pauvres Japonais. En un mot, il se passait beaucoup de choses, c'était une époque agitée, fin 13, début 14. »

**Robert Musil, *L'Homme sans qualités***

Aucun champion n'a été plus haï que Jack Johnson, le premier champion du monde poids lourd de couleur. Après sa victoire sur James J. Jeffries (l'orchestre ce soir-là jouait : « All Coons Look Alike to Me »), le 4 juillet 1910, un Blanc eut la gorge tranchée à Houston, des Noirs ont été lynchés

en Virginie, au Delaware et en Louisiane. Il y eut des émeutes en Illinois, au Missouri, en Ohio, en Pennsylvanie, dans le Colorado, au Texas et des incendies dans tous les États-Unis. Le lendemain du combat, le bilan faisait état de 19 morts et de 251 blessés, il s'alourdirait ensuite.

« Oh ! rumeur des triomphes ! Oh ! tam-tam des saccages. »

**Dominique de Roux**



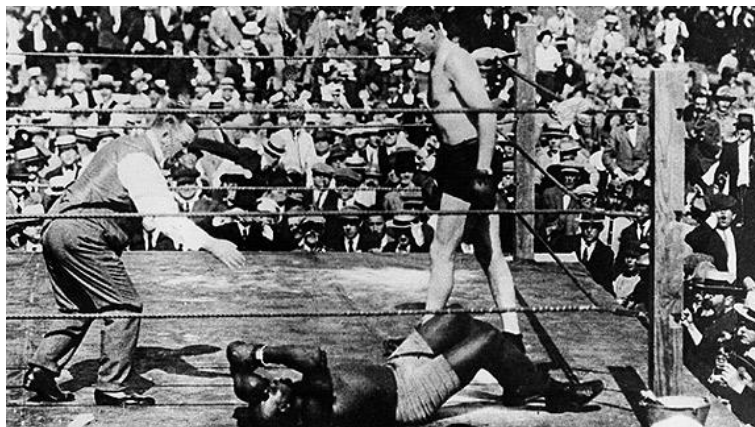
Lorsque Booker T. Washington lui demandera de condamner les actions noires, le Géant de Gavelston (Texas) l'enverra se faire foutre.

Son goût pour les femmes blanches l'obligera à s'exiler en Europe.

De retour aux États-Unis, il sera emprisonné en 1920, avant de mourir dans un accident de voiture en 1946...

John Lardner prononcera la plus belle des oraisons funèbres : « Jack Johnson a franchi la ligne blanche une dernière fois. »

Sylvester Stallone aura beau projeter de tourner un biopic sur lui (précédé par *The Great White Hope* de Martin Ritt avec James Earl Jones, 1970, et un documentaire de Ken Burns, *Unforgivable Blackness : The Rise and Fall of Jack Johnson*, 2005, avec la voix de Samuel J. Jackson), Donald Trump faire semblant de lui accorder son pardon, que ce soit en peau de panthère mitée, une couronne en papier chocolat sur la tête ou étendu paresseusement aux pieds de Jess Willard, le 5 avril 1915 sur le ring de La Havane, le bras replié pour se protéger de l'éclat du soleil, Jack Johnson est le plus GRAND parce qu'il est irrécupérable.





## Johnson (Mark)

« Too Sharp » est le premier Afro-Américain à avoir été champion du monde poids mouche et supermouche. Il fera onze mois de prison pour avoir cassé la mâchoire de sa première femme et, accessoirement, pour possession de cocaïne.

Après avoir raccroché les gants, il deviendra éducateur pour jeunes en difficulté avant d'être arrêté pour possession de PCP.

Il a huit enfants avec sa deuxième femme.

## Johnson (Wilbert)

Il lui manquait les dents de devant, mais Wilbert a vite eu fait d'en tirer profit. Il arrivait sur le ring étendu dans un cercueil avant de sourire à la foule enroulé dans une cape. Il a été immédiatement surnommé « Le Vampire ».

Johnson n'était pas mauvais, au début de sa carrière il a même battu Don Lalonde, futur champion du monde des poids mi-lourds. Il n'y aura pas que son sourire et ses entrées pour le classer dans la rubrique « bizarre », l'un de ses adversaires, Dan Kiser, s'est cassé la jambe en s'effondrant à ses pieds à Siskeston (Missouri) le 25 avril 1981.

À l'heure actuelle, Wilbert Johnson est chauffeur de bus à Middletown dans l'Ohio.

Si ça se trouve, les enfants l'adorent.

## Joli

Le joli n'est pas vraiment une catégorie usuelle dans les salles et sur les rings, mais pourtant on parle souvent de « jolis » boxeurs, d'ordinaire *plutôt* défensifs et souvent inefficaces ; « Joli ! » c'est aussi l'interjection qui vient spontanément aux lèvres lorsque l'on est ravi par un geste d'ordinaire *plutôt défensif*, souvent une esquive. En foot, le « joli boxeur » serait l'équivalent de l'attaquant qui ne marque pas autant qu'il le devrait, souvent absent des terrains sur blessures, et qui préfère l'ouverture « lumineuse » au but de raccroc, spécialiste du dribble, la plupart du temps inutile ; en tennis, on pourrait le comparer à Mats Wilander rendant un point alors qu'il n'y est pas obligé ou bien à Miloslav Mečir lorsqu'il se jouait des matraqueurs de fond de court ; au rugby, c'est le roi de la « biscouette ». La plupart du temps ce sont des boxeurs pour boxeurs comme il y a des artistes pour artistes et des écrivains pour écrivains, autant dire que ceux qui les apprécient sont rares, que les parfums qu'ils dégagent sont si fugaces que le commun ignore leurs effluves, leurs mouvements si subtils qu'ils passent inaperçus. Pour peu que vous ayez engagé la conversation avec votre voisin de droite, lorsque vous laisserez échapper : « Jo - li ! » il vous demandera pourquoi vous dites ça. Il ne sert à rien de lui expliquer, il ne comprendrait pas, il est venu pour voir le cogneur écrabouiller le « joli boxeur »... ce qui arrive, hélas ! assez souvent.

Comme en esthétique, le joli en boxe se rapporte au mineur, pire au féminin (Fragonard et Boucher *plutôt* que Rembrandt ou Le Caravage). Un joli boxeur a d'ordinaire « des plumeaux dans les mains », à moins qu'il ne soit pas très « vaillant » ou affligé d'une intelligence coupable. On laisse échapper « Jo-li ! » chaque fois que ce qui semblait évident est déjoué, mais, une fois le coup de chapeau donné, on n'attend plus que ce qui doit être soit... qui arrive, hélas ! assez souvent.

## Jones (Géant)

## Jones (Roy Jr)

« C'est Hamlet avec un protège-dents. »

**Budd Schulberg**

**I**l avait tout : la vitesse de bras, le punch, une droite d'enfer, un gauche du tonnerre, une précision démoniaque. Il savait tout faire : frapper, esquiver, se déplacer, danser, bluffer, flamber. Le boxeur IDÉAL.

Foreman disait qu'il frappait comme un poids lourd et qu'il se déplaçait comme un poids léger, Gil Clancy voyait en lui un nouvel Ali, défauts compris, Budd Schulberg n'a pas hésité à employer le mot « génie » à son sujet. Pas de défauts, quelques péchés véniels : un ego démesuré (il y avait de quoi), une volonté moyenne dans l'adversité, tout cela sans compter, mais pour les esthètes seulement, un conformisme blâmable et la soumission aux pires clichés : rap/silicones/pitbull/coqs de combat ! Roy Jones Jr aurait pu être l'égal de Charley Burley, il aurait pu effacer Ray « Sugar » Robinson des tablettes, si ce n'est que rien de tout cela n'est arrivé, qu'il a prolongé bien trop longtemps sa carrière et que ses derniers combats rendent l'ensemble difficilement lisible. Il lui aurait fallu s'arrêter à trente-quatre ans, il a boxé jusqu'à presque cinquante, une génération entière ne le connaît que comme commentateur laconique ou pire comme boxeur lessivé. Il y a déjà longtemps, on pouvait se demander : jusqu'où Roy Jones peut-il aller ? Il y a quelque temps, on s'inquiétait : jusqu'à quand Roy Jones va-t-il boxer ?

Pour « Little Roy » surprotégé\* par « Big Roy », ça débutait pourtant drôlement bien...

« Can't be touched  
Can't be stopped  
Can't be moved  
Can't be rooked  
Can't be shook »

**Roy Jones Jr**

Champion du monde poids moyen face à Bernard Hopkins.

Champion du monde super-moyen face à James Toney.

Champion du monde mi-lourd face à Mike McCallum.

Champion du monde lourd-léger face à Max Alexander (mouais !)

Champion du monde poids lourd face à John Ruiz.

Évidemment, une carrière, ça se construit. Derwin Richards (19 combats, 18 victoires) s'appelait en réalité Tony Waddles (deux combats, deux défaites), il tiendra un round et sera payé 700 dollars (au lieu des 2 000 prévus par son contrat). Roy Jones était le roi de Pensacola (Floride), mais Pensacola, c'est petit. Angelo Dundee fera le tour de la question en déclarant : « Il a tous les talents, mais il ne les pas tous montrés parce qu'il n'a pas eu besoin de le faire. » Il en montrera suffisamment contre Hopkins, Toney et McCallum pour convaincre les indécis et faire taire les soupçonneux.

Évidemment, une invincibilité, ça se préserve : Roy Jones Jr demandait tellement cher pour les rencontrer que bon nombre de ses adversaires potentiels (Nigel Benn, Chris Eubank, Steve Collins, Frankie Liles) jetteront l'éponge. Les grincheux recommencèrent à grommeler dans leur coin... « Il a prouvé quoi ? » En boxe, si on ne rencontre personne, ou des moins que rien comme Rick Frazier, on n'est personne, ou pas grand-chose.

Évidemment, une collection de ceintures peut s'enrichir à bon compte pour peu que l'on esquivé le vrai champion (Darius Michalczewski ?) ou que l'on attende qu'il ait vieilli ou pris une bonne rouste le combat précédent ou qu'il effectue un retour tardif (Felix Trinidad n'avait pas boxé depuis trois ans lorsque Roy Jones l'a rencontré) et que l'on navigue adroitement entre les fédérations.



Évidemment, il est facile de briller contre une bande de chauffeurs de taxi et de vigiles de supermarché. La côte de Roy Jones a commencé à chuter... Don Elbaum ouvrira le bal : « Quiconque cite Ray Sugar Robinson à propos de Roy Jones Jr commet un sacrilège », et les spécialistes dresseront la liste de tous ceux qui auraient pu lui botter le cul : Archie Moore, Tommy Loughran, Marvin Hagler, Harry Greb, Ezzard Charles, Billy Conn, Bob Foster, Michael Spinks, Dwight Muhammad Qawi et même Gene Fullmer !

Évidemment, les jaloux ne manquent pas, mais la jalousie est un vilain défaut !

« Something is happening here  
But you don't know what is it.

[Do you Mister Jones ?](#) »

**Bob Dylan**

Roy Jones Jr n'était peut-être pas un technicien exceptionnel, Eddie Futch avait bien remarqué qu'il avait des manques flagrants, mais à une époque il était si dominateur sur un ring qu'il pouvait se permettre de demander à l'arbitre d'arrêter l'un de ses adversaires (Bryant Bannon) qu'il dominait outrageusement sans pouvoir l'expédier au tapis. Il est sans conteste l'un des athlètes les plus doués qui soit monté sur le ring, un rythme et un tempo d'exception, un peu à la manière d'un Ali ou d'un Tyson lorsqu'ils étaient jeunes. Le problème réside là tout entier, quand l'âge vient, la vitesse ralentit, la rapidité cavale et la puissance avec, les réflexes ? n'en parlons pas ! on redevient un type comme les autres pouvant être battu par un type comme les autres... Glen Johnson, Dany Green, Denis Lebedev, Enzo Maccarinelli.

C'est ce qui est arrivé au *Greatest*, à Mike Tyson et à Roy Jones Jr.

Pour se venger de toutes ces déconvenues, Roy Jones Jr a pris la nationalité russe le 12 septembre 2015.

En 2020, il servira d'Auguste à Mike Tyson pour une « exhibition » se terminant par un « nul » (*sic*).

\* Ce souci de « protéger » son fiston semble surprenant dans la mesure où il ne l'avait pas protégé des coups qu'il lui infligeait volontiers. Les deux hommes cesseront de se parler le 29 juillet 1992 lorsque « Big Roy » tuera l'un des chiens de « Little Roy ».

## Jordan (Don)

« La première fois que vous tuez un homme,  
vous dégueulez tripes et boyaux, le second... que dalle ! »

**Don Jordan**

Le 5 décembre 1958 à l'Olympic Auditorium de Los Angeles, il sera le premier champion du monde d'Eddie Futch ; il perdra son titre dix-huit mois plus tard au Convention Center de Las Vegas devant Benny Kid Paret. Sa carrière se finira en queue de poisson, il plongera au premier round de son combat contre Battling Torres qui avait des liens assez troubles avec Frankie Carbo, Blinky Palermo, Joe Sica et Louis Dragna. Plongeon trop voyant aux yeux de Jimmy Wilson, l'arbitre de la rencontre et de la Commission d'enquête, Don Jordan sera radié à vie.

Don Jordan est un des seuls boxeurs à avoir avoué un meurtre commis en République dominicaine (il aurait été impliqué dans une trentaine, commandités par le Gouvernement) et un autre alors que sa famille a émigré en Californie... « Je l'ai brûlé comme un animal ! »

Passé à tabac sur un parking de Los Angeles en septembre 1996, il mourra quelques mois plus tard sans être sorti du coma.

## Joret (Francis)

Francis hantait toutes les salles et tous les rings, il pratiquait toutes les boxes. J'ai fait quelques rounds avec lui à l'entraînement alors qu'il était licencié à Floirac (dont les couleurs sang et or étaient les mêmes que celles du Kronk's Gym). Il avait une qualité rare, il vous laissait boxer, cela sans compter qu'il frappait encore moins que moi, rendant l'affaire plus sympathique que d'ordinaire entre potentiels rivaux (nous étions tous les deux à peu près du même niveau et à peu près de la même catégorie de poids).

Après avoir fait ses études secondaires au petit séminaire, Francis a fait un bref passage aux enfants de troupe avant de s'engager dans les parachutistes, de vendre des machines à coudre au Mali, de l'outillage en Mauritanie et du tissu en gros au Congo ; à son retour en France, il sera éducateur avant de repartir au Sénégal, en Gambie et à Madagascar. À soixante balais, il s'est installé à Biarritz, devenu arbitre, il a publié à compte d'auteur *L'homme traqué* et *Prostate Business*.

Je n'ai jamais rencontré Francis pour de bon, le siècle dernier, j'étais persuadé d'être meilleur que lui, sauf qu'en combat il était, peut-être, beaucoup moins sympathique qu'à l'entraînement et frappait davantage... alors !

En littérature, j'ai mes chances, sur le papier, en tous les cas, je pars favori.

## Joshua (Anthony)

« Je fais simplement ce que je sais faire. »

**Anthony Joshua**

Depuis quelque temps déjà, les Anglais, lorsqu'ils sont champions, sont nigériens, Anthony Oluwafemi Olanrewaju Joshua ne fait pas exception, il est né à Watford de mère d'ethnie Yoruba, Yeta Odusanya, et de père métis. Il a passé une partie de sa petite enfance au Nigéria avant de se fixer définitivement en Angleterre à l'âge de sept ans.

Il est du format obligatoire pour être aujourd'hui champion du monde poids lourd : 1 mètre 98 avec des muscles dans tous les sens. De nos jours, le monarque se doit d'être un mastodonte.

Pour le reste, il est conforme aussi : médaille d'or aux Jeux olympiques de Londres, invaincu en 22 combats (pas toujours très difficiles), 21 avant la limite, champion du monde devant un Wladimir Klitschko en fin de parcours, un peu de délinquance juvénile, un peu de marijuana dans une Mercedes. Musulman.

Rien que du classique.

Le 1<sup>er</sup> juin 2019 au Madison Square Garden son combat contre Andy Ruiz Jr réservera l'une des surprises dont la boxe a le secret. « Destroyer », un gentil patapouf appelé à la rescousse au dernier moment pour remplacer l'adversaire initialement prévu, Jarrell Miller, déclaré positif un peu trop souvent. Le bon gros nounours n'allait pas se laisser intimider par la montagne de muscles mais lui rentrer dedans sans complexes, façon camionneur pas commode. Joshua fera deux voyages au tapis à la troisième reprise et deux fois supplémentaires à la septième, la dernière étant la bonne. Comme le rappellera Ray Leonard qui commentait le combat pour DAZN : « On ne juge pas un livre par sa couverture ! »

Le combat revanche a eu lieu le 7 décembre 2019 dans la banlieue de Riyad, une enceinte de 15 000 places avait été construite pour l'occasion, où les *round-card-girls* n'avaient pas été conviées. Le patapouf chicano est monté sur le ring avec sept kilos de plus que lors de la première rencontre (128 kilos !). Le résultat était joué d'avance, les organisateurs avaient mis soixante millions de dollars sur la table de Joshua et seulement neuf sur celle de Ruiz... pas tout à fait assez pour acheter Taco Bell, mais pas loin !

Deux ans plus tard, Joshua s'est souvenu qu'il pouvait perdre, cette fois contre meilleur boxeur que lui, Oleksandr Usyk, pourtant issu de la catégorie inférieure, l'Ukrainien confirmera en remportant la revanche à la cosaque, conservant ainsi ses titres IBF - WBA - WBO et IBO.

## Journalistes

« Je m'imagine que l'idiotie est partout la même, puisqu'il y a partout des journalistes. »

**Tristan Tzara**

Après les avoir vus à l'œuvre du temps de Canal +, j'ai la même opinion à leur sujet que Sonny Liston : « Ils posent des questions à la con, ils montrent le soleil et ils demandent s'il brille. »

## Journeymen

Suivant que le qualificatif s'applique à un boxeur américain ou à un boxeur anglais, il désigne deux professions différentes.

Outre-Atlantique, un *journeymen* est un sous-prolétaire mal payé qui boxe une semaine à Fergus Fall (Minnesota) et l'autre à Winnemucca (Nevada) si son Dodge Ram fond pas le joint de culasse (au bout de 400 000 bornes, ce serait pas étonnant non plus) du côté d'Ashtabula (Ohio). S'il s'y connaît un peu, tant mieux, s'il ne sait pas distinguer sa droite de sa gauche, tant pis. Qu'il soit en condition importe peu, si ça se trouve le type en face de lui ne sera pas en meilleur état.

Outre-Manche, un *journeymen* est le prestataire de service d'un système organisé, son statut est proche de celui d'un intermittent du spectacle. Les *journeymen* sont employés pour fabriquer le palmarès des boxeurs locaux ou bien des futurs champions, des « vendeurs de billets ». En Grande-Bretagne, les boxeurs participent au montage financier de l'organisation des réunions où ils se produisent en vendant des billets à leur famille, à leurs copains et à leurs connaissances, à leurs collègues, à leurs voisins, à leur *fan-club*. Pour la somme ramassée, ils ont droit à un *journeymen* souvent payé beaucoup plus cher qu'ils ne le seront et à un W (pour *Win*) sur leur licence leur permettant de monter dans la hiérarchie et peut-être, un jour, de rencontrer un adversaire qui n'est pas un *journeymen*.

Les *journeymen* sont assis dans le coin « visiteur » (rouge), leurs adversaires dans le coin du type qui boxe à la maison (bleu) dont l'arbitre va lever le bras et qui va apprendre quelque chose si le mercenaire veut bien lui apprendre quelque chose ou rien du tout s'il est fatigué, mal luné ou pas trop bien payé. Sans compter que, s'il est vraiment mal luné ou que sa femme lui a joué un tour à l'envers, il peut apprendre à la vedette locale que ce n'est pas parce qu'il l'a laissé à la maison qu'il n'a pas un bon crochet gauche. Un *journeymen*, malgré un palmarès catastrophique\*, n'était pas forcément un mauvais boxeur à la base, mais sûrement un très mauvais « vendeur ». C'est un type qui a fait une croix sur sa carrière, mis une sourdine à son amour propre, la semaine, il est jardinier ou bien couvreur et il a besoin de mettre du beurre dans les épinards, il a trouvé ce moyen d'arrondir les fins de mois et de payer les traites... point ! Pour continuer à encaisser le plus d'argent possible, il doit encaisser le moins de coups possible, ne pas prendre trop de risques tout en offrant une opposition crédible. Dans la mesure où, de toutes les manières, il sera déclaré perdant, il a dans la manche un atout de plus que son vainqueur. Encore faut-il, lorsqu'il rencontre un espoir qui n'est pas un simple « vendeur de billets », mais un futur champion, qu'il soit assez expérimenté pour ne pas faire d'erreur, perdre avant la limite, c'est être suspendu 28 jours, être blessé signifie se retrouver au chômage jusqu'à Dieu sait quand et un *journeymen* est payé entre 1 000 et 1 500 cents livres par combat, tourne à trois combats par mois et sa carrière dure environ dix ans.

Après ? Après... les maçons ont bien la gale du ciment et les mineurs, la silicose.

\* Robert Deakin (52 combats, une seule victoire), Johnny Greaves (100 combats, 96 défaites), Kristan Laight (196 combats, 9 victoires, 7 matchs nuls), Max Maxwell (69 combats, 47 défaites), Behki Moyo (69 combats, aucune victoire), Jason Nesbitt (187 combats, 173 défaites), Matthew Seawright (101 combats, 91 défaites), Daniel Thorpe (139 combats, 113 défaites).

## Juif

*With no special legend or God to refer to  
I think it would be better to be a Jew*

**Anne Sexton**

De 1910 à 1940, il y eut 27 champions du monde juifs, de Benny Leonard en léger jusqu'à Maxie Rosenbloom en mi-lourd en passant par Barney Ross en welter. Durant cette période, il y eut toujours au moins un champion du monde juif et en 1933, il y en avait quatre.

## Juive (mère)

« Quand il y avait rien à bouffer,  
les gamins étaient bien contents de se battre,  
maintenant que tout le monde peut trouver du boulot,  
ils n'ont plus du tout d'ambition. »

**Whitey Bimstein**

En règle générale, cela tombe sous le sens, les mères juives détestaient la boxe par principe et, surtout, que leurs enfants aillent se faire défigurer par de féroces goys sur des rings pas même cashers, mais lorsque Abe Attell reviendra d'un combat sans aucune marque sur le visage et qu'il glissera entre les mains de sa mère les quinze dollars qu'il avait gagnés, elle ne lui posera qu'une seule question : « Abe, c'est quand ton prochain combat ? »

## Jumeaux



Le premier « jumeau » à avoir été champion du monde a été Mike Sullivan le 23 avril 1907 à Los Angeles. La première paire de jumeaux à avoir été champions du monde : les frères Galaxy ; Kaosai en 1984, Kaokor en 1988. Les frères Bruno et Thierry Jacob ont été sacrés champions de France lors de la même réunion le 24 janvier 1987 ; plus récemment (2018), les deux frères Moloney (Andrew et Jason) ont été sacrés simultanément champions du Commonwealth.

Quelquefois, les jumeaux ont des carrières très proches, que ce soit pour le meilleur ou bien pour le pire : McJoe Arroyo a été champion du monde super-mouche (20 combats, 18 victoires),

McWilliams Arroyo a disputé deux championnats du monde, mouche et super-mouche (20 combats, 17 victoires) ; les frères Porpaoïn ont été alternativement champions du monde, poids paille, les Charlo sont tous les deux excellents ; amateurs de qualité, Pete (Petros) et Mike (Nikos) Spanakos n'ont fait qu'un bref passage chez les pros (un combat, une victoire pour Nikos, un combat, une défaite pour Petros).

En ce qui concerne Reggie et Ronnie Kray, gangsters de profession, Reggie est invaincu en 7 combats, 6 combats seulement pour Ronnie avec 2 défaites à la clé. Billy et Ernie Smith ont boxé 161 fois chacun, Billy a perdu 145 combats, Ernie, trois de moins. D'autres fois, l'un est bon et l'autre pas terrible, George Cooper a laissé tomber sa carrière rapidement alors qu'Henry a continué ; Meldrick Taylor a été champion du monde, Eldrick a fait un seul combat qu'il a perdu par K.O. à la deuxième reprise ; d'autres fois encore le destin en a décidé autrement : Harry Harris a été champion du monde, Sammy Harris, mort de pneumonie à 20 ans, n'a pas eu le temps de tutoyer les étoiles.

Comme quoi, il n'y a pas que la génétique dans la vie.

## Junior

Charles Atkinson Jr ; Tony Ayala Jr ; Gregorio Benitez Jr ; Paul Berlenbach Jr ; Dencio Cabanela Jr ; Hector Camacho Jr ; Jose Luis Castillo Jr ; Marcel Cerdan Jr ; Bobby Chacon Jr ; Julio César Chávez Jr ; Billy Collins Jr ; Steve Collins Jr ; Eleazar Contreras Jr ; Greg Coverson Jr ; Joel De La Hoya Jr ; Carlos de Leon Jr ; James Douglas Jr ; Roberto Duran Jr ; Jimmy Ellis Jr ; Guty Espadas Jr ; Chris Eubank Jr ; Anthony Fletcher Jr ; Joe Frazier Jr ; Marcos Geraldo Jr ; Joy Giardello Jr ; Michael Gomez Jr ; Alejandro González Jr ; Virgil Hill Jr ; David Hilton Jr ; Larry Holmes Jr ; Julian Jackson Jr ; Roy Jones Jr ; Joe Louis Barrow Jr ; Ric Magramo Jr ; Peter Manfredo Jr ; Dado Marino Jr ; Buster Mathis Jr ; Floyd Mayweather Jr ; Gerald McClellan Jr ; James Mc Girt Jr ; Billy Miske Jr ; Willie Monroe Jr ; Manuel Montiel Jr ; Rocky Mosley Jr ; Shane Mosley Jr ; Jorge Páez Jr ; Billy Papke Jr ; Dodie Boy Peñalosa Jr ; Aaron Pryor Jr ; Hasim Rahman Jr, Wilford Scypion ; Mysterious Billy Smith Jr ; Errol Spence Jr ; Leon Spinks Jr ; Bob Tomasello Jr ; Felix Trinidad Jr ; Wilfredo Vázquez Jr ; Gilbert Venegas Jr ; Gilbert Vera Jr ; Thomas Williams Jr ; Tim Witherspoon Jr ; Bearcat Wright Jr ; Carlos Zárate Jr...